

"Je me réjouis de ce qui m'attend demain"

Autor(en): **Pancol, Katherine / Gabioud, Marie-Madeleine**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Génération plus : bien vivre son âge**

Band (Jahr): - **(2014)**

Heft 59

PDF erstellt am: **05.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-831306>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

«Je me réjouis de ce qui m'attend demain»

Phénomène d'édition, Katherine Pancol caracole en tête des box-offices littéraires et affole leurs compteurs. De retour avec *Muchachas*, une saga-fluve en trois tomes, la romancière française nous invite à voyager dans sa vie et à en feuilleter les pages ombres et gaies. Elle sera au Livre sur les quais à Morges en septembre prochain.

Déroulant l'écheveau de son destin, Katherine Pancol avoue qu'elle a toujours aimé tricoter des histoires. «Je suis une conteuse, née dans l'atmosphère des *Mille et une nuits*», confie celle qui a passé les cinq premières années de sa vie à Casablanca. Normal, donc, qu'elle ait fait des mots son terrain de jeu. Sauf qu'elle ne les taquinera d'abord que du bout de sa plume de journaliste. Son entrée dans la citadelle littéraire, elle, se fera par une porte dérobée: un article sur le chanteur Gérard Lenorman dans le magazine *Cosmo*, lui vaut une commande de l'éditeur Robert Laffont. Premier roman: *Moi d'abord*, paru en 1979, premier succès. Mais le vrai séisme, celui qui a enflammé la planète livre, aura lieu plus tard, entre 2006 et 2010. Son déclencheur: une trilogie. *Les Yeux jaunes des crocodiles* et ses suites totalisent plus de 6 millions d'exemplaires vendus dans l'Hexagone! Traduite dans 29 pays, cette saga a eu aussi droit récemment à sa version cinéma. Propulsée tête de gondole, mais souvent malmenée par la critique, la romancière de 60 ans nous revient, ces jours, avec du lourd, *Muchachas*: 1500 pages, trois volumes sortis en rafale en février, avril et juin aux Editions Albin Michel.

Katherine Pancol, d'où vous vient cette boulimie d'écrire qui se concrétise, cette fois, par un roman-fluve?

Ce livre a pris une ampleur qui m'a totalement dépassée. Je ne calcule rien. Un truc me tombe sur la tête et ça démarre. Le déclic? Alors que j'étais assise à une terrasse de café, j'ai été le témoin d'une scène hallucinante: une femme enceinte se faisait battre par un homme, un avorton. Ce spectacle inouï m'a tellement marquée que je n'ai pas pu l'oublier. J'ai alors voulu savoir comment on en arrivait à se laisser traiter ainsi.

Après les cogitations, vient le moment de la première phrase. Un instant-clé?

Je ne sais pas comment elle surgit. Je fais tomber un crayon, je me baisse pour le ramasser et je me relève avec. La première phrase, c'est le signal que je peux commencer à écrire. Je la garde même si elle n'a rien à voir avec l'histoire. Celle qui s'est imposée, cette fois, c'était: «Que les gens sont laids! Pas étonnant que j'aie autant de succès...» Et je voyais Hortense (NDLR: personnage apparu dans *Les Yeux*

jaunes des crocodiles) à la fenêtre. Cela signifiait que la famille Cortés revenait dans *Muchachas*.

Vous vous nourrissez de votre propre vie pour alimenter votre imaginaire, mais n'est-ce pas aussi l'inverse?

Je crois que c'est les deux. Tout ce que l'on vit jusqu'à 20 ans vous marque au fer rouge. Comme j'ai eu une enfance et une adolescence plutôt rock'n'roll, j'ai emmagasiné un terreau susceptible d'alimenter mes romans. En fait, c'est une espèce



« Devenir mère, ça a été une vraie terreur... »

Katherine Pancol

de circuit, presque électrique. Je replonge dans mon passé pour y puiser des émotions qui me permettent ensuite de me rebrancher sur ma vie actuelle et tout se mélange.

Vous parlez peu de votre enfance...

Quand on est malheureux petit et qu'on évolue en terrain miné, on est obligé de développer des millions d'antennes. Chaque personne autour de vous peut présenter un danger. On prend tout en pleine figure et c'est cela qui détermine la personne

que vous allez être ensuite. Après, on apprend à se protéger, à se blinder, à faire la part des choses – quelle horrible expression! – à diviser en deux ce qui blesse ou pas.

Petite, vous vous rêviez en Hector Malot. Il y a nettement plus gai, non?

Quand j'ai lu *Sans famille*, je venais juste de quitter le Maroc pour la France, je devais avoir 5 ans. Ma mère, institutrice, m'avait appris à lire et écrire, parce que là-bas, je n'allais pas à l'école. ▶

Cette histoire m'a emporté la tête, à croire qu'un boulet m'avait frappée. Je me souviens de tout, de la température du couloir, des marches en pierre sur lesquelles j'étais assise, de l'odeur du papier du livre.

Quel genre de souvenirs gardez-vous de Casablanca?

C'était plutôt pas mal, parce que j'étais élevée par des fatmas. J'adorais déjà parler à tout le monde. La journée, j'emportais mon petit fauteuil en rotin et j'allais m'installer aux Galeries Lafayette – il y en avait à l'époque. Mes copines, c'était les marchandes de bonbons, d'ours en peluche, de rubans et de berlingots.

Vos rapports avec vos parents ne semblent pas avoir été simples...

Ma mère est encore vivante, elle a 88 ans. Lorsqu'elle était plus jeune, je pouvais lâcher des bombes, mais là, vu son âge, c'est compliqué... Avec Papa, ça se passait très bien, sauf qu'il était souvent absent. Mes parents se sont beaucoup disputés. Quand mon père est décédé, j'avais 30 ans, lui, 60. Longtemps, trop longtemps, on s'était perdu de vue. On s'est retrouvés, juste un an et demi avant qu'il s'en aille. Il était malade et on a beaucoup parlé. Cet homme assez génial a alors tenu à me révéler la vérité. A ses yeux, il avait été un père inconsistant, lamentable et il le regrettait. Il voulait surtout que je ne laisse personne me culpabiliser, parce que je m'étais faite toute seule.

Comment se fait-il qu'il vous ait oubliée en chemin?

C'était un nomade qui n'était pas fait pour le mariage, un charmeur façon Yves Montand. Il se comportait avec l'enfant que j'étais comme avec ses conquêtes. Il m'a organisé des plans formidables. Il a, par exemple, fait rouvrir les Galeries Lafayette un soir afin que je puisse acheter tout ce qui me plaisait. En ressortant, j'avais les bras si lourds de paquets que je n'arrivais plus à marcher. Le lendemain, on avait les huissiers à la maison, vous imaginez ma mère!

Votre père vous a manqué?

Quand vous ne connaissez pas quelque chose, vous ne souffrez pas.

Vu vos relations complexes avec votre mère, comment vous êtes-vous improvisée maman?

Devenir mère, ça a été une vraie terreur. Je n'avais aucun repère. J'ai passé un an à regarder ma petite Charlotte et à lui répéter: «Je t'aime, mais je ne sais pas comment faire.» J'ai tout appris avec ma fille et mon fils Clément, né quinze mois après, qui ont aujourd'hui 25 et 24 ans. A commencer par la définition de ce qu'est un enfant; petite, on ne

m'avait jamais traitée comme tel. C'est grâce à eux que j'ai découvert l'amour, le vrai, celui qui rime avec tout donner. Je leur dois cette révélation. Les hommes, j'en étais amoureuse, parfois follement, mais ça s'arrêtait là.

Vous qui dites avoir tout appris avec vos enfants, quelles sont les clés que vous avez tenu à leur transmettre?

Que tout est possible, qu'il faut faire ce que l'on veut et ne jamais penser que ce n'est pas raisonnable ou qu'on n'y arrivera pas. Je les invite aussi à être responsables de leurs choix. Quand cela dysfonctionne, il faut savoir s'asseoir et songer à ce que l'on peut apprendre d'une situation, en extraire le positif, afin d'éviter de se heurter plus tard à la même erreur.

Voir le positif, c'est donc ça le secret du bonheur à la Pancol...

Quand il m'arrive des choses désagréables, je cherche ce qui se cache derrière, je me dis que l'existence m'envoie un message. Pour moi, la vie est une personne qui me parle et m'invite sans cesse à apprendre. La douleur, le chagrin, les épreuves, je les transforme en quelque chose qui va me permettre d'avancer. Bien sûr, ça ne se fait pas automatiquement. C'est un travail. Mais grâce à ça, je me réjouis toujours de ce qui m'attend demain.

Le temps qui passe ne vous effraie donc guère...

La mort ne me fait pas peur, mais les souffrances qui peuvent l'accompagner, oui. Mon plus grand châtiment serait de devoir revivre mon enfance. Je me suis retrouvée seule à Paris très tôt, ma mère m'a laissée lorsque j'avais 16 ans pour s'installer à New York. J'ai donc dû apprendre à me défendre. J'aurais pu pleurer, j'ai préféré décider que j'allais me battre et ne pas me laisser faire.

A 60 ans, quel regard portez-vous sur les seniors?

J'ai un gros problème: je ne me range pas dans cette catégorie. Il faudrait peut-être que j'y songe. Je ne me sens pas concernée par l'âge, peut-être parce que je continue à faire les mêmes choses que lorsque j'avais 30 ans. Quand je vois des seniors avec leur bâton de randonnée sur les sentiers, ça me file le cafard. Par contre, j'adore les personnes très âgées. Les écouter raconter leur passé, c'est entreprendre un beau voyage.

L'écriture étant chronophage, y a-t-il encore une place pour un homme à vos côtés?

Généralement, je commence un livre avec un fiancé et je le termine sans. Je ne suis pas disponible. Mon enfance difficile m'a permis de savoir que la clé du bonheur, c'est de ne dépendre que

Le Club
 Vous rêvez de rencontrer Katherine Pancol? Saisissez votre chance et gagnez une entrée pour une croisière littéraire à Morges!
 Page 79.



Jean-Christophe Marmara

Katherine Pancol connaît bien Lausanne pour y avoir vécu un an et demi alors qu'elle enseignait au Collège Pierre-Viret. Elle garde un très bon souvenir de cette ville.

de soi. Pas dans un sens égoïste, mais en puisant à l'intérieur de soi et non dans le regard des autres.

Ce qui pourrait vous faire quitter la France c'est, paraît-il, tomber amoureuse d'un Suisse?

C'est vrai. Sauf que je ne pourrais pas m'installer à Genève. Il y a trop de banques et j'ai un problème avec l'argent. Mais Lausanne, pourquoi pas? J'en garde un beau souvenir.

Vous connaissez cette ville?

J'y ai habité un an et demi. J'étais prof au Collège

Pierre-Viret. J'avais 19 ans et j'étais amoureuse d'un garçon qui suivait des cours à Leysin. Ses parents lui avaient coupé les vivres parce qu'ils désapprouvaient le fait que l'on se soit mis en ménage. On n'avait pas d'argent du tout, c'était difficile.

Vous vivez entre Paris et la Normandie, mais où sont vos racines?

Je n'en ai pas. Mon chez-moi a pour seule et unique adresse ma tête.

Propos recueillis par
Marie-Madeleine Gabioud